

Une première descente en Italie : [suite]

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 35

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 28 août 1915 : Une première descente en Italie (suite), (V. F.). — La villie Permet et lo trame (MARG A LOUIS). — Qui prend trop vite femme. — L'Anglais et les moustiques. — Le gabach (JULES TROUBAT). — « La fin des épaulettes ». — Les ânes d'Ouchy (BENJAMIN DUMUR) (A suivre).

UNE PREMIÈRE DESCENTE EN ITALIE

II

EN route pour l'inconnu !

C'est en poussant *in petto* ce cri que nous quittâmes Alla Chiesa dans le val Antigorio. L'« inconnu », pour nous quatre, était la chaîne de montagnes qui sépare l'Antigorio de la Valle Maggia ; l'Italie, de la Suisse. Elles sont roides en diable, ces montagnes, et sur leurs rares sentiers ne se risquent guère que les contrebandiers et les chasseurs de chamois. En nous voyant nous y engager sans guides, les vieilles femmes d'Alla Chiesa hochaient la tête. Mais nous étions encore à cet âge heureux dont on dit chez nous : Ça est jeune, ça ne sait pas. »

Rassurons d'ailleurs tout de suite le lecteur que notre sort pourrait faire trembler : les parages où nous nous lançions n'offraient ni précipices, ni paroi à pic, ni arêtes vertigineuses, ni trace du plus petit glacier. C'étaient d'abord des forêts, puis des taillis d'aulnes, puis des pentes recouvertes d'un mince gazon, et, après quatre heures de grimpe assez rude, un interminable champ de menus blocs de granit, au milieu duquel le ciel bleu se mirait dans un petit lac. De là, on atteint aisément la crête de la montagne et les pâturages du versant tessinois, émaillés d'edelweiss à hautes tiges. Deux rieu-ses jeunes filles, en jupon court et pieds nus, y abattaient l'herbe fleurie au moyen de faucilles qui brillaient au soleil comme des croissants d'argent. Sans s'interrompre dans leur besogne, elles nous indiquèrent d'un geste la direction de Bosco, le village le plus proche.

Bosco, amas de chalets brunis, perche à 1500 mètres d'altitude ; c'est la seule bourgade tessinoise de langue allemande. On nous y servit un vin rouge très potable et de la bière gâtée, dont un seul de nous osa vider une bouteille. Le malheureux venait de manger des pêches vertes et, chose étonnante, loin d'attraper le choléra, il parut ne s'être jamais mieux porté.

La contrée de Bosco, toute en pâturages et en forêts, tient plus du caractère de la Gruyère que de celui des Alpes italiennes. Pour rencontrer un premier paysage méridional, il faut descendre à Cerentino, dont l'église est pittoresquement perchée sur un promontoire entre les vallons de Bosco et de Campo. On atteint de là en une heure et quart Cevio, dans la Valle Maggia. Nous y arrivâmes le soir, au milieu des villageois qui prenaient le frais sur la place principale. Ils se mirent en quatre pour nous procurer un char à bancs, qui devait nous transporter à Locarno.

Ce rustique véhicule était trainé par une rosse éfilanquée et avait pour automédon un particu-

lier dont le large feutre noir cachait une vraie figure de brigand. Mais il ne faut pas juger des gens sur la mine. Malgré son regard sombre, ses sourcils broussaillieux et sa fière moustache, notre Fra Diavola était bien l'être le plus pusillanime qu'on pût imaginer. Le ciel s'étant subitement obscurci, en même temps que des bouffées d'un vent tiède soulevaient la poussière de la route : « *Brutto tempo* (mauvais temps), nous dit-il d'un air terrifié. Mais ce fut bien autre chose quand les nuages noirs du haut de la vallée commencèrent à s'illuminer d'éclairs, dont entre parenthèse l'effet sur les flots écumeux de la Maggia était vraiment d'une saisissante beauté. Le pauvre homme tremblait de tous ses membres. *Un temporale!* (un orage), murmurait-il en se signant, et, sautant à bas de son siège, il ne nous cacha pas qu'il ne se sentait pas le courage de nous voir aller plus loin. Notez que cet endroit-là n'offrirait pas le moindre abri et qu'on n'apercevait dans les ténèbres, entre les flancs escarpés de la vallée, que la chaussée et le torrent.

— Donnez-nous les rênes, nous mènerons bien votre cheval nous-mêmes, dit l'un de nous à cette chiffe de cocher.

Alors, l'autre, dans sa langue musicale et sur un ton très doux :

— Que vous vous entendiez à conduire, je n'en doute pas, messieurs ; mais je ne puis honnêtement vous confier la bête : elle ne m'appartient pas. Et encore, s'il m'étais permis de vous l'abandonner, qui me dit que, ne vous connaissant pas, elle ne fera pas un écart, un faux pas : la Maggia n'est pas loin de la route et les accidents arrivent avant qu'on y pense.

— Vous n'allez pourtant pas nous planter ainsi, la nuit, dans ce désert ? Ne vous êtes-vous pas engagé à nous transporter à Locarno ?

— Je me suis engagé jusqu'à l'orage, exclusivement.

Au moment même où il révélait cette restriction mentale, un coup de tonnerre le fit sauter.

— Ecoutez, messieurs, balbutia-t-il, allons jusqu'à Maggia, c'est à vingt minutes d'ici, et nous verrons.

C'était toujours ça de gagné.

Nous entrâmes à Maggia sans avoir été brûlés par la foudre, assommés par les pierres roulantes ou plongés dans la rivière. Mais, là, pas moyen de décider notre homme à aller plus loin ; il faut dire qu'il avait pour lui l'opinion publique, car les bonnes gens qui assistaient à notre arrivée se récrièrent tous en apprenant que nous songions à poursuivre notre chemin en dépit des menaces du ciel.

Cette nuit à Maggia n'eut d'ailleurs rien de désagréable. L'auberge où nous la passâmes était tenue par un jeune couple qui nous hébergea de son mieux.

Tout aux ordres de sa remuante petite femme, le cabaretier, gros garçon joufflu, blanc de farine, car il était aussi boulanger, charria la literie et rangeait les chambres en mari vivant apparemment sous le régime de la pantoufle et ayant l'air au reste de s'en trouver fort bien.

Elle, dressait le couvert en s'entretenant avec ses hôtes en un français très pur, car elle était née à Paris. C'est d'elle que nous apprîmes que les riverains de la Maggia ont mille raisons de redouter les orages. A bien des reprises, la rivière, subitement enflée par des pluies qui tombent en trombe, emporta des ponts et anéantit de grandes étendues de cultures. Les travaux de protection exécutés avec l'appui de la Confédération ont heureusement mis un frein à ces débordements ; mais le souvenir des désastres ne s'est pas évanoui.

Trouvait-il que nous prenions un plaisir trop vif au gentil babil de sa femme, le mari faisait à tout instant des apparitions à la salle à manger, et, les bras ballants, sans ouvrir la bouche, roulant de gros yeux, assistait à la conversation, sans en saisir une bribe, car il ne savait que l'italien. De temps en temps cependant, madame lui disait un mot, et alors lui, toujours muet, mais le regard moins jaloux, s'éclipsait... pour revenir tout aussitôt.

Ce singulier manège dura toute la soirée ; mais il ne se renouvela pas le lendemain matin. Ce fut madame seule qui se montra ; le boulanger avait achevé de cuire son pain il n'y avait qu'une heure ou deux, et il dormait du sommeil du juste.

Il faisait à peine jour quand nous prîmes congé de l'hôtesse pour remonter dans notre carriole. L'air était frais et le ciel redevenu serein. Nous roulions à l'ombre de la montagne. Remis des frayeurs de la veille, le cocher sifflotait un petit air à lui, en admirant sa haridelle qui, de temps à autre, esquissait un semblant de petit trop.

Malgré les treilles, les champs de maïs et les magnifiques châtaigneraies qui ombragent ses villages, le bas de la vallée de la Maggia a quelque chose de morne et de sauvage, aspect qu'il doit sans doute aux champs de gravier attestant, sur une longueur de quinze kilomètres, les accès de furie de la rivière. Quel coup de théâtre, lorsque, ayant franchi le défilé de Ponte-Brolla, on se trouve subitement en présence du lumineux tableau du lac Majeur ! Il nous semblait passer sans transition de la nuit au jour, du nord au midi. La belle nappe d'eau réfléchissait des monts qui nous étaient inconnus, des pentes où de petites bourgades, des églises au gracieux campanile mettaient des taches blanches, roses ou citron. De son foudet, le cocher nous montrait les premières maisons de Locarno et le sanctuaire haut perché de la Madonna del Sasso. Tout près de nous se balançaient des barques de pêcheurs à arceaux recouverts d'une toile. Et tout cela était baigné des premiers rayons du soleil, de cette jeune lumière qui donne aux paysages les plus rudes quelque chose de si tendre et de si caressant.

De cette féerie matinale, nous n'aurions eu aucune idée, si notre cocher n'avait pas eu peur de l'orage. Vivent donc les cochers craintifs !

(A suivre)

V. F.